

Xicuri

L'incandescence du cœur

Sur les traces du Cerf Bleu

*Pérégrinations réitérées
dans l'alliance prodigieuse et implacable
d'un petit cactus sans épines
qui ne ressemble à rien
mais qui enseigne beaucoup*



Maintenant, enfin, mon cœur le sait !

J'entends un chant,

Je vois une fleur,

Puissent-ils ne jamais se faner,

Jci, sur la terre !

Quin oc zan tlamati noyollo,

Niccaqui in cuicatl,

Niquitta in xochitl,

Maca in cuetlahuiya,

Oc in tlalticpac !

Nezahualcoyotl

(Ms. Romances de los Señores... fol. 19 vº.)

Avant Propos

Contexte & Mode d'emploi

Poésie ? Chants ?

Textes denses.

Le cœur de cet ouvrage est constitué des textes écrits suite aux pérégrinations bouleversantes qu'il m'a été donné de vivre dans le « désert » de Wirikuta, terre sacrée des Huicholes (Wirrarika), au centre du Mexique, traversées par le tropique du Cancer.

Ces textes sont restés très longtemps d'une grande discrétion. Tout au plus les avais-je « édités », à cinq ou six exemplaires chacun, sous forme de feuillets tirés sur la photocopieuse du village voisin, auprès de laquelle je passais alors d'agréables après midis.

Il me vint alors des les rassembler de façon un peu plus conséquente, et de les assortir de textes de présentation, d'explication, afin d'en faire un ensemble davantage cohérent.

Ce ne sont pas des récits, des comptes-rendus d'expérience, pas plus que des analyses ethnographiques, ethnobotaniques, ou neurologiques de ce qui se passe lors des rituels effectués, en particulier lors de la prise de la Plante des Dieux, le Xicuri, *Lophophora Williamsii* de son nom botanique officiel.

Ces « poèmes » ne se lisent donc pas comme un roman, ou comme un essai, mais plutôt à petites doses.

Comme tout texte poétique, ils parlent différemment, et ne s'adressent pas à l'intellect ordinaire, mental, discursif. S'y rajoute une forme de musique. Ce pourraient presque être des chansons, et certains de ces textes ont été conçus comme tels. D'autres m'ont inspiré ultérieurement une mise en musique.

Cette forme d'écriture n'est plus tellement valorisée de nos jours, car elle n'est pas d'un accès immédiat, immédiatement gratifiant. Même si le langage n'en est pas hermétique, loin de là, sa lecture demande un peu plus de ce qui est le plus rare de nos jours : du temps, et un peu d'attention.

Ces textes ne sont pas tous liés directement à l'expérience du désert de Wirikuta : certains, peu nombreux toutefois, écrits juste avant ou juste après, parlent de Veracruz, de Xalapa ou de Mexico, la ville où je suis né, et que ces pérégrinations me permettaient de voir autrement, et d'entrer autrement en relation avec elle.

De la sorte, ami lecteur, amie lectrice, il sera tout à fait légitime que certains de ces textes vous parlent plus que d'autres.

Vous pouvez les lire en piochant, à la carte, sans vous astreindre à tout lire d'une traite : ce n'est pas un roman !

Mais chacun fera selon son idée et son envie, bien entendu.

Les Aztèques et autres habitants du Mexique ancien avaient ainsi produit bon nombre de poèmes, et on garde en particulier le souvenir du plus célèbre des poètes nahuas, d'autant plus célèbre qu'il était roi, Nezahualcoyotl, né en 1402, roi de Texcoco de 1431 à 1472. M'aurait-il inspiré ? Dès l'adolescence, il m'avait touché.

Il est à peu près certain que la noblesse du Mexique ancien avait accès, si pas au Peyotl, assurément aux champignons, aux psilocybes, ce qui expliquerait en partie les thèmes que ce poète traitait, communs chez les poètes de ce temps-là, dans une forme nostalgique et élégiaque, et surtout sa connexion « spirituelle » ou « mystique » en particulier, qu'une plante enthéogène peut très bien ouvrir. Telle est mon intuition, fort peu académique j'en conviens !

Voilà pourquoi il sera cité de temps à autre : il m'a semblé logique de le placer un peu comme une sorte de « parrain » de cet ouvrage.



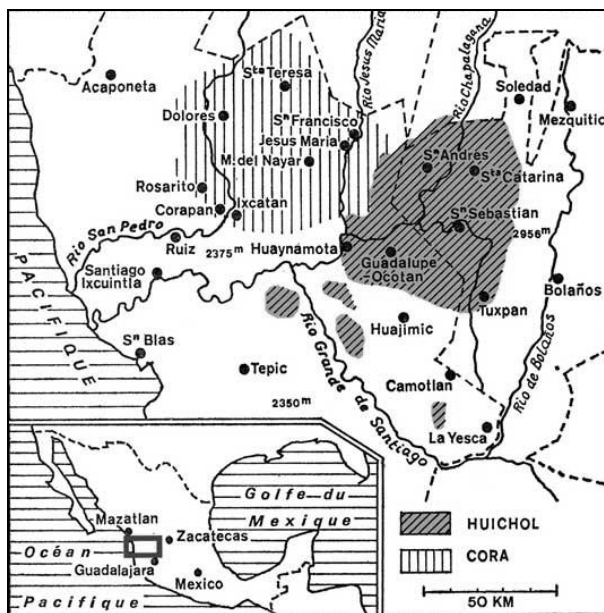
Au début de chaque période, a été écrit un texte linéaire, explicatif. Parfois, quelques notes supplémentaires ont été rajoutées, pour éclaircir la compréhension de ce qui est ainsi dit. De ce fait, la moitié de cet ouvrage est « en prose », et l'autre moitié « en vers ».

LA TRADITION : LE CONTEXTE

Cet ouvrage rassemble ainsi les textes, les enseignements, les grâces (et parfois les disgrâces) qui m'ont été offertes lors des pèlerinages dans le désert mexicain que j'ai effectués six années de suite, selon la tradition Huichol, ou Wirrarika, ou Wixarica.

La « tradition » ? De quoi s'agit-il ?

Les Huichols, aussi appelés Wixárikas, Wirraríkas ou Wixáritari, sont un peuple indigène vivant dans la Sierra Madre occidentale, au centre-ouest du Mexique, principalement dans les états de Jalisco et Nayarit, et très peu dans les états de Zacatecas et Durango.



La population Huichole, qui se dénomme dans sa langue "Wirrarika", ce qui signifie "devins", "guérisseurs" ou "initiés", ou parfois encore « fils des Dieux », est répartie en cinq communautés : Santa Catarina Cuexcomatlán, San Andrés Cohamiata, San Sebastián Tepona-Huaxtlán, Tuxpan de Bolaños et Guadalupe Ocotán. Chacune est autonome avec ses propres autorités civiles (le totohuani est un gouverneur nommé chaque année) et religieuses (les mará'akates, ou mará'akames sont des « prêtres », ou

chamanes, chanteurs et officiants chargés de maintenir les traditions).

Les Huichols, dont le nombre est estimé entre 25000 et 30000 personnes, vivent pour la plupart selon leurs traditions ancestrales, dans les montagnes les plus difficiles d'accès de la Sierra Madre Occidentale. Cet isolement leur a valu de pouvoir préserver leurs traditions, même après la conquête officielle de ces régions en 1722.

L'absence d'or et d'argent dans le sous sol, ainsi que le peu de missions espagnoles, le tout lié aux communications extrêmement difficiles, leur a permis de garder presque intactes leurs traditions et leurs croyances.

En perpétuant ces rites millénaires, ils tentent de conserver les principaux éléments de leur mode de vie, comme une agriculture d'autosubsistance aujourd'hui bien menacée, leur cosmovision chamanique, et un gouvernement théocratique, au bon sens du terme : le « temporel » sans le « spirituel » devient fade, et se perd dans la solitude agitée et atomisée de l'humain qui ne se sait plus relié aux éléments, à la vie, ce qui est le cas dans nos pays « avancés », lesquels, ne voulant plus faire partie de rien ni s'incliner devant quoi ou qui que ce soit, prétendent avoir le contrôle sur tout le vivant. On voit ce que ça donne...

Les huichols parlent une langue de la famille uto-aztèque, le wixaritari waniuki ou wixárika.

Le mot de « huichol », entre autres hypothèses, tirerait son origine de l'interprétation phonétique qu'auraient fait les espagnols en entendant le mot « wixarika », entendu tantôt comme « ouicharika » ou « ouikharika », puis le « r » devenant un « l », « ouichalika », le « ka » final saute, reste « ouichal » ou « ouichol ».

Le son « ch » français n'existant pas en espagnol de Castille, bien qu'il eût existé au moyen âge, il devient « tch », ce qui aboutit au « ouitchol », qui est la façon correcte de prononcer « huichol » et pas « üichol » à la française ! A noter, pour les linguistes émérites, que je pourrai écrire indifféremment, au pluriel, Huichols, selon les règles du français, et Huicholes, selon celles de l'espagnol.

Dans la Sierra Madre, les Huicholes, derniers utilisateurs du Peyotl, dans sa finalité sacrée, avec les Raramuri (Tarahumaras) de Chihuahua, les Coras et Tepehuanes de Durango, (et les Kiowas aux

Etats Unis), cactus que l'on range rapidement et par facilité dans la catégorie des plantes hallucinogènes, et qu'on qualifie plus élégamment d'enthéogènes, ont gardé certaines traditions qui ne sont pas sans évoquer la culture des temps préhispaniques.

Au travers des récits mythologiques, les Huichols, se sentant responsables de l'harmonie des forces de l'univers, distinguent la nature des désirs divins et puisent les prières et les rites destinés à les satisfaire. L'ultime mission des Huichols - et des mara'akames (chamanes) tout particulièrement - est d'assurer cet équilibre cosmique par la combinaison des forces contraires. Toutes leurs invocations, leurs danses et leurs pèlerinages tendent vers ce but.

Assurer l'équilibre cosmique ? Je ne vous apprendrai rien en disant que les maîtres de nos sociétés modernes, les banques, les grandes entreprises, les systèmes politiques dans lesquels nous vivons, avec ou sans démocratie, se fichent éperdument de cela ! Les sursauts écologiques pourraient être l'amorce d'un timide retour de la conscience de cet aspect des choses : conserver l'équilibre du vivant, bien abîmé par la prédation en cours depuis si longtemps.

Le site de Wirikuta est l'endroit où le monde est né, selon la mythologie huichol (« ouitchol » et pas « üichol », donc).

Ce lieu, pour les communautés huicholes, est sacré, et fait l'objet d'un pèlerinage. Chaque année, quelques membres mandatés accomplissent 500 km afin de récolter le Peyotl, qu'ils appellent Xicuri, (ou Hicuri, ou Hikuli), qui permet de « communiquer avec les dieux ». Et autant au retour. Le voyage est le plus souvent complété par une dernière offrande à la mer, à San Blas, ce qui rajoute encore quelques kilomètres aller retour.

Une petite précision technique et chimique offerte par ce bon Wikipedia :

« Le Peyotl contient 20 alcaloïdes de type phényléthylamine, dont le plus notable est la mescaline (qui représente environ 30 % des alcaloïdes présents dans cette plante), essentiellement localisés à la périphérie de la tige. La masse de mescaline dans le peyotl représente à peu près 0,4 % de la masse de la plante fraîche et 6 % de la masse de la plante séchée. Mais il contient aussi de la lophophorine (environ 5 % des alcaloïdes) qui provoque des céphalées, une vasodilatation et des bouffées de chaleur ; de

l'anhalamine, de l'anhalonidine (environ 14 % des alcaloïdes) et l'anhalonine qui ont une action sédatrice; de la peyotline et de la peyonine qui sont aussi sédatrices. Cette composition est très variable d'un cactus à l'autre tant quantitativement que qualitativement.

La complexité de sa composition permet d'expliquer les différences entre les effets du peyotl et ceux de la mescaline seule. (ce qui semble évident ! note de JPM)

Il contient de plus une substance à propriété antibiotique, la peyocactine, substance cristalline hydrosoluble. Cette substance s'est montrée efficace contre 18 souches de Staphylococcus aureus (Staphylocoque doré) résistantes aux pénicillines, mais aussi contre d'autres espèces de bactéries et un champignon. »

Le départ de la marche, du pèlerinage, de la « caminata », tel qu'il est pratiqué par les communautés, se passe entre septembre et décembre. Le groupe est constitué de cinq à dix Mara'akames, chamanes ou apprentis-chamanes. Le chemin passe par cinq lieux sacrés majeurs, dont Wirikuta, le lieu de la récolte, et d'autres mineurs. Le pèlerinage s'effectue traditionnellement à pieds.

Mais depuis que les véhicules à moteur peuvent arriver au plus près des villages Huichols, il peut se faire souvent en pick-up, ce qui prend nettement moins de temps ! D'aucuns s'en plaignent, « les traditions disparaissent, c'est la décadence ». Mais pour les Wirarika, cela n'a pas grande importance : l'important est de relier les points sacrés entre eux ; que cela se fasse à pieds (jolie carte postale pour occidentaux en nostalgie « d'authenticité ») ou en véhicule à moteur, cela ne change pas grand chose à l'essentiel.

Des restrictions sont observées aussi bien dans le groupe que dans le village : pas de relations sexuelles, ni d'ablution corporelle ni d'usage de sel. Les principaux rituels pendant le pèlerinage sont la chasse au cerf, les offrandes déposées dans des lieux sacrés, les rites de confessions, les chants, les changements de noms (personnes, objets, lieux et dieux).

Les pèlerins mangent du peyotl pendant le voyage. La *vision* du cerf marque l'autorisation de la chasse au peyotl : le mara'akame (« chamane ») prépare son arc et tire sur le cactus. La récolte peut alors commencer.



Carte de la partie occidentale de l'état de San Luis Potosí, qui renferme la terre sacrée huichol de Wirikuta, représentée par la zone hachurée. La « ruta histórico-cultural » indiquée montre le chemin traditionnel des Huicholes, du moins sa partie dans l'état de San Luis Potosí. À peu de choses près, c'est celle que nous suivions...

Le gouvernement essaye de « sanctuariser », comme on dit, cette zone, sans arriver à la soustraire vraiment aux appétits des compagnies minières. Le fait que le chemin huichol soit ainsi tracé sur une carte officielle témoigne du début de reconnaissance de cette tradition, du moins sur le plan patrimonial et culturel.



Un Huichol au sommet du Cerro Quemado. Parfois, nous en rencontrons, venus aussi déposer leurs offrandes...

Voilà pour la tradition wirrarika elle-même, dans ce que l'on peut en lire, en dire, en savoir. Je n'ai pas fait ces marches et ces séjours prodigieux avec les Wirrarika eux-mêmes. A vrai dire, il serait étonnant qu'ils acceptent que des non indiens, des « *teiwari* », les accompagnent dans ces temps qui leur sont si consubstantiels à leur culture, à leurs rites, à leur identité spirituelle.

Sans compter que la plupart des occidentaux, européens ou américains, ne tiendraient pas le coup dans les conditions dans lesquelles se fait traditionnellement, à pieds, cette pérégrination.

Ou alors, s'ils en acceptent, cela devient un « *bizness* », ce qui, semble-t-il, commence à se produire aussi, ici comme ailleurs.

Confort, trajet très raccourci et camionnettes. Mais ce n'est plus la « vraie », qu'ils feront toujours entre eux, quelque déplaisant que cela puisse paraître pour nombre d'occidentaux à qui « le vrai enseignement » reste inaccessible, « non mais de quel droit, c'est de la discrimination », comme si du fait de leur « bonne volonté » et de leur « ouverture à l'autre », toutes les portes, même les plus secrètes, devaient leur être ouvertes. Cette attitude a tendance à m'agacer un brin, je l'avoue, et je l'ai rencontrée ailleurs aussi.

Je ne suis jamais allé non plus dans leurs villages, où il fallait vraiment être invité : pas de « *guest house* » pour visiteurs, ni de « *petit hôtel sympa* », et encore moins d'« *auberge de charme* » ; pas de « *centre chamanique* » pour étrangers (qui paient bien), comme on a pu en voir le foisonnement en Amazonie péruvienne ou autour de Cuzco dans les Andes. Mais, m'a-t-on rapporté, ces phénomènes commenceraient à apparaître, avec la proposition de cérémonies de Peyotl « pour touristes », ce qui aurait l'avantage inestimable de rapporter un peu d'argent. Est-ce à déplorer ? Je ne sais. Des tribus amazoniennes semblent aujourd'hui toutefois assez corrompues par l'arrivée d'argent facile, dû à l'accroissement de la demande d'occidentaux en quête « d'initiations extraordinaires ».

Je suis néanmoins très heureux et reconnaissant que cette tradition ait pu « sortir » de son cadre premier, par la transmission donnée à des mexicains non huicholes, et que ceux-ci aient bien voulu la partager en Europe. Sans cela, je n'y aurais probablement pas eu accès, surtout dans ces années là.

De nos jours (2024) il est plus fréquent de voir des Mara'akames en Europe présenter leurs rituels, suivant des tournées organisées par des passionnés, j'en ai ainsi rencontré quelques uns.